
LE GUIDE DES GROTTES D'ARCY ET DE SAINT-MORÉ

Par M. l'abbé PARAT.

L'affluence toujours plus grande des touristes aux grottes d'Arcy et de Saint-Moré a rendu nécessaire un guide de cette région caverneuse. Il est facile à faire aujourd'hui, car bientôt toutes les grottes auront été fouillées et les stations préhistoriques étudiées : ce qui ajoutera un attrait au pittoresque de la vallée de la Cure et aux splendides décors de ses galeries souterraines.

Tout se trouve réuni dans ce petit coin enchanteur : des escarpements magnifiques percés de nombreuses cavités, des salles souterraines remplies de masses cristallines aux formes fantastiques, une rivière sinueuse et ombragée qui baigne le pied des rochers, des maisons propres se groupant tout le long de la vallée, le passage de la route nationale et du chemin de fer, qui donne au paysage la note d'animation de la ville à côté de la note sauvage des pays de montagnes. Ajoutez à cela les souvenirs historiques qui peuplent ce paysage, témoin de toutes les civilisations : le retranchement de Nermont, la muraille du camp de Chora, la voie romaine d'Agrippa, le petit aqueduc gallo-romain et surtout les stations des grottes avec leurs animaux des temps quaternaires et leur mobilier de silex et d'os.

Il y a là de quoi satisfaire tous les goûts de villégiature ou d'étude. Aussi n'est-on pas étonné de voir de plus en plus, au temps des vacances, les habitants des villes venir passer un jour, voire même une semaine, dans les petits hôtels du voisinage, tout comme en Suisse. On se promène au bord de l'eau, on tend sa ligne au poisson savoureux de la Cure, on pioche une heure à l'entrée d'une grotte, et l'on va déjeuner sur l'herbe à l'ombre des grands peupliers ou dans l'abri sous-roche. On peut reprendre

alors le chemin de la ville, on a respiré un air renouvelé et vivifiant.

Le *Guide* n'en dira pas davantage des beautés de ce pays privilégié ; il veut être seulement exact, sans rien omettre d'important, laissant à chacun la spontanéité de ses impressions. Son cadre est restreint, mais il essaiera de répondre à la curiosité du touriste et aux questions de l'érudit. Aujourd'hui, surtout, que la jeunesse demande à s'instruire, même dans ses joyeuses parties de vacances, le *Guide* se prêtera aux désirs de cette intéressante clientèle. Dans ce but le nom des différentes grottes a été inscrit à l'entrée de chacune d'elles ; de plus, dans le *Guide*, un plan d'ensemble en indique la position, et la description de la Grande Grotte est illustrée d'un plan détaillé.

On a voulu faire coïncider la publication de ce *Guide* avec la fête du Cinquantenaire de la Société des Sciences de l'Yonne dont plusieurs membres ont travaillé à faire connaître les stations souterraines. On trouvera dans son *Bulletin* une description détaillée des grottes, laquelle se publie régulièrement depuis 1894. Il ne sera donc parlé, dans la présente notice, si ce n'est en gros, ni de la bibliographie, ni de la géologie, ni des travaux exécutés et de leurs résultats, ce qui serait une besogne difficile ; le désir de l'auteur est de faire admirer les curiosités naturelles et historiques dont la Providence a largement doté ces frontières de l'Auxerrois et de l'Avallonnais, et d'inspirer l'envie d'en avoir une connaissance plus approfondie.

LES GROTTES D'ARCY

Arcy-sur-Cure, qu'on pourrait appeler Arcy-les-Grottes, est un gros village d'environ 800 habitants, situé à 31 kilomètres sud-est d'Auxerre ; il est connu depuis des siècles par ses grottes qui sont les plus belles du centre et du nord de la France. Une station sur la ligne de Cravant aux Laumes, s'embranchant à Laroche sur la ligne de Paris-Lyon, le dessert par dix trains chaque jour. Il possède un bureau de poste et de télégraphe ; il y a, non loin de la gare, deux petits hôtels bien tenus qui offrent toutes facilités aux voyageurs.

En sortant de la gare on a devant soi le bourg pittoresque d'Arcy : une moitié couvre la vallée sur l'emplacement d'anciens établissements gallo-romains et mérovingiens dont on retrouve les tombeaux ; l'autre moitié s'étage sur la rive gauche de la Cure, dominée sur sa ligne de faite par le clocher de l'église qu'accostait jadis le castel féodal de Digogne, et par deux constructions qui

émergent des massifs de sapin : c'est le château, de style moderne, et, plus à gauche, le Châtenay, dont la façade, de la Renaissance, ne manque pas d'intérêt.

Pour visiter la *Grande Grotte*, il faut aller trouver le Guide, bien connu dans le pays. Les excursions se font toute la journée et toute l'année, car il vient des touristes même au milieu de l'hiver. Pendant les vacances c'est surtout par les trains de neuf heures et de une heure que les visiteurs arrivent et souvent le Guide se trouve à la gare pour se mettre à leur disposition. Il est préférable que les touristes se trouvent en grand nombre, parce que la beauté des masses cristallines de la grotte dépend beaucoup de l'éclat des lumières. Le prix de la visite est de 1 franc par personne, mais une personne seule ou deux paieraient 3 francs pour l'excursion.

Disons un mot, avant d'entrer, de la formation de ces grottes, que Buffon avait prises pour d'anciennes carrières ; les progrès de la géologie ont permis d'éclaircir cette question. Les grottes ont pour origine des fentes ou *diaclasses*, comme les appellent les géologues. Ces fentes se retrouvent dans tous les terrains résistants ; et quelquefois la fracture se complique d'un glissement : un côté de la masse est descendu, et les bancs ne concordent plus ; on a alors ce qu'on appelle une faille ; nous en trouverons un exemple à l'entrée d'une grotte.

Les fentes sont communes dans les calcaires compacts et peu mélangés d'argile, ce qui est le cas pour les escarpements de la Cure, qui appartiennent à l'étage corallien. Il a fallu une cause puissante pour produire ce phénomène : ce sont les soulèvements ou affaissements du sol qui ont eu lieu surtout à l'époque tertiaire, où notre région était tantôt sous les eaux et tantôt à sec, par suite des mouvements de l'écorce terrestre dans le bassin de la Seine.

Ces fentes une fois formées, les eaux du sol s'y sont infiltrées, et de grandes étendues ont pu avoir là leur déversoir. Or l'eau est chargée d'une certaine quantité d'acide carbonique et, à la longue, elle dissout le calcaire, ronge les parois et agrandit en tous sens les fissures de la roche. C'est ce phénomène qu'on appelle la corrosion ; il agit encore visiblement dans plusieurs grottes ; car les dépôts de concrétion, qui se forment lentement, sont le produit de la dissolution du calcaire dans les cavités supérieures ; celles-ci se vident insensiblement tandis que les cavités inférieures se remplissent.

On conçoit qu'il a fallu bien des siècles pour que des eaux d'infiltration aient pu produire de pareils effets de creusement. Mais dans certains cas le travail a été considérablement aidé par le

passage, à travers les fentes agrandies, des eaux d'une rivière, comme c'est le cas pour les grottes d'Arcy qui sont au niveau de la vallée. Ces eaux ont corrodé les roches à la manière des eaux d'infiltration ; de plus par leur action mécanique elles ont trituré et charrié les matériaux éboulés et déblayé ainsi la place.

Le phénomène de creusement a été suivi d'un autre en sens contraire, celui de remplissage ; et l'on a trouvé quelquefois des grottes complètement comblées. Le remplissage s'est effectué de plusieurs manières : les eaux de rivière ont déposé des alluvions de limon, de sable et de galets ; les eaux d'infiltration ont apporté par les fentes élargies, les parties les plus meubles du terrain tertiaire qui couvrait la région. Mais la cause la plus puissante, ce sont les éboulis des murs mêmes des grottes qui se sont effrités sous l'action de l'humidité, de la sécheresse et de la gelée. Un autre produit plus intéressant a contribué aussi à ce remplissage dans quelques rares cavernes, je veux parler des couches brillantes que l'eau en filtrant dans les fissures de la roche a laissé déposer à la voûte, sur le plancher et aux parois des grottes : ce sont ces concrétions cristallines, comme on les appelle, que l'on vient admirer à la Grande Grotte d'Arcy.

On sait, en effet, que l'eau des pluies qui traverse lentement un massif calcaire fissuré, dissout par un contact suffisamment prolongé, le carbonate de chaux de la pierre ; puis, arrivant à l'air, et moyennant certaines conditions, laisse en s'égouttant ou en suintant un dépôt cristallisé de ce sel. Ce dépôt, si mince soit-il, peut former, en s'accumulant, des masses qui prennent des formes variées et bizarres. Dans le pays on appelle cela de la *congélation*, par analogie avec les pendentifs de glace qui se forment l'hiver au bord des toits. Quand le dépôt est formé par la goutte d'eau qui tombe de la voûte, l'aiguille, le cône allongé ou le mamelon qu'elle y forme en se répétant, s'appellent *stalactites*. Quand ce dépôt est produit par la goutte d'eau qui rejaillit sur le sol, faisant pousser, pour ainsi dire, les mêmes formations du plafond, on les appelle *stalagmites*. Les aiguilles qui montent finissent quelquefois par rencontrer celles qui descendent ; et il se forme alors des colonnes et des piliers. D'autrefois les concrétions, formées par le suintement, s'étalent en draperies sur les murs, on les appelle dans ce cas des *incrustations*.

Les grottes d'Arcy sont à un kilomètre et demi au sud du bourg. On suit la grande route qui traverse la Cure sur un beau pont ; un peu plus loin, au tournant, commence la région caverneuse. On voit d'abord, s'ouvrant sur le talus de la route, la *Grotte des Nomades*, salle unique, sans intérêt, que l'on prenait autrefois pour

la sortie de la Grande Grotte, à cause d'un petit affaissement des assises rocheuses qui se remarque à gauche.

A 30 mètres à droite de cette grotte, au pied de la côte, se trouve une source abondante qui sort d'une cavité ; elle faisait autrefois tourner un petit moulin ; et l'endroit s'appelle encore le Moulinot. Cette source, ou plutôt cette pseudo-source, est une des deux issues par où l'eau de la rivière, traversant la montagne au niveau des grottes d'Arcy, vient s'échapper ; l'autre issue se trouve dans la berge même de la Cure en aval, juste au-dessous du Châtenay. Du Moulinot on voit à mi-côte un bouquet d'arbres verts qui cache la *grotte des Sapins* ; c'est une cavité très humide et qui se comble rapidement. Elle mérite cependant d'être signalée parce que, d'après le lever de plan, la Grande Grotte viendrait aboutir non loin de là.

On quitte la route vers la maison du garde-barrière pour prendre le chemin qui longe à droite la voie ferrée. Dans l'anse que forme la Cure, en face, à gauche de la route, se trouvent les champs de Girelles, emplacement d'une importante villa romaine qui a été explorée par la Société d'Etudes d'Avallon. Le chemin vous conduit dans une prairie bordée d'un bois ; on le suit l'espace d'environ 300 mètres, jusqu'à l'endroit où la rivière se rapproche du chemin. Là se trouve l'entrée de la Grande Grotte, signalée par un petit escarpement et un abri sous-roche qui ne laissent guère soupçonner les dimensions et les beautés des galeries souterraines. Un groupe de gros chênes ombrage les avenues et ajoute quelque chose de mystérieux à ce paysage.

LA GRANDE GROTTE

La Grande Grotte, celle que l'on nomme communément les *Grottes d'Arcy*, est une galerie droite orientée sud-nord, et représentant, par suite des dépôts de concrétion, une série de rétrécissements et d'élargissements, ou mieux de couloirs et de salles qui donne déjà de la variété à la promenade souterraine. Disons tout de suite que l'excursion n'offre aucun danger : ce n'est pas ici comme dans certaines cavernes où des ascensions de montagnes glissantes, de descentes de précipices, des passages de ponts suspendus produisent des émotions et de la courbature que les plus robustes seuls peuvent se payer. Le sol de la grotte est peu accidenté, et les enfants mêmes peuvent contenter leur curiosité ; il n'est besoin que d'une gymnastique modérée. Pour l'hygiène, il n'y a rien à craindre non plus : la température est celle des caves, 11 degrés, et aucun courant d'air ne s'y fait sentir. Seulement l'été,

et si l'on est en sueur, il ne faut pas se découvrir ; mais l'exercice qu'on se donne sur ce plancher raboteux suffit à entretenir et même à augmenter la chaleur du corps. La grotte d'ailleurs n'est humide qu'au printemps, à l'automne on peut la parcourir sans se salir.

La longueur de la grotte, en ligne droite, est de 420 mètres, et son développement total de 876 mètres, que se partagent huit salles séparées par autant d'étranglements qui se franchissent facilement. Outre la beauté de ce long souterrain naturel que les eaux ont percé dans la montagne, on admire les décorations qui tapissent les murs de la galerie ou forment ça et là des groupes pittoresques.

La Grande Grotte a été connue des Romains, car de leurs vestiges ont été trouvés par M. Monceaux, près de l'entrée à l'intérieur. M. Badin dans son livre : *Grottes et Cavernes* de la bibliothèque des Merveilles, en donne une description copiée presque textuellement sur celle qui fut faite par les ordres de Colbert et insérée dans l'*Encyclopédie du XVIII^e siècle*. Il dit qu'on y trouve des inscriptions du Moyen-Age. Mais les visites savantes commencent à Buffon, qui en 1740 et 1759 l'examina et même la dépouilla, dit-on, de ses plus belles concrétions qu'il fit transporter à Paris où l'on voulait bâtir une grotte artificielle.

De la vallée, on monte de 10 mètres pour arriver à l'abri sous-roche qui forme le vestibule de la grotte ; une porte de cave assez basse vous introduit dans le souterrain ; et l'on descend d'autant pour gagner la première salle, au moyen d'une rampe qui n'est pas de trop. C'est, qu'en effet, malgré les lumières, les yeux tout d'abord ne distinguent rien ; il faut un instant pour s'habituer à l'obscurité et savoir où l'on est. Le monticule que l'on vient de franchir n'est qu'un tas d'éboulis de la voûte et de la côte ; s'il était enlevé, il donnerait à la grotte son entrée monumentale telle que nous la trouverons à la grotte des Fées. Mais telle qu'elle est, cette porte est bien en rapport avec ces mystérieuses profondeurs.

SALLE DU GRAND DÉSERT

Au bas de la rampe, on se trouve dans la salle du Grand Désert qui n'a de remarquable que ses rochers éboulés. On devine tout de suite, en entendant le Guide annoncer le site, que chaque lieu, chaque chose aura son nom comme dans un musée. Et vraiment la promenade perdrait de son charme s'il n'y avait pas ces noms, souvent pittoresques, qui réveillent l'attention, donnent du piquant et fixent le souvenir du touriste.

Au bout de la salle on voit se dresser un massif rocheux, énorme pilier, appelé l'Ile des deux passages d'une longueur de 70 mètres.

C'est là que la galerie, si elle ne s'y partageait en deux, aurait sa plus grande largeur : 33 mètres. A l'aller on prend le côté gauche, et l'on suit le Corridor ou Vestibule qui bientôt se rétrécit au passage de Madame et débouche dans la deuxième salle dite de la Congélation. Ce passage est le plus étroit de tous ceux qu'on va rencontrer ; il semble s'obstruer toujours par l'accroissement des concrétions, car il mesure, paraît-il, 40 centimètres de moins qu'il y a cinquante ans. On voit, en effet, au suintement continu, que le phénomène est très actif à cet endroit ; tandis qu'un peu en arrière on trouve des stalactites et stalagmites qui *ne poussent plus* et qui sont comme fanées parce que l'infiltration s'est arrêtée depuis longtemps.

LA CONGÉLATION

La petite Salle de la Congélation est à deux compartiments : le premier est la Salle des Mille Colonnes où l'on voit que, sur tous les points, les aiguilles du plancher ont rencontré celle du plafond et que la soudure s'est faite. On remarquera ailleurs que tantôt ce sont les stalactites qui manquent, et tantôt ce sont les stalagmites : ce qui montre combien le phénomène est irrégulier. Dans le second compartiment le guide vous fait voir les légumes et tout l'étalage du maraîcher, et l'imagination aidant, on reconnaît des choux-raves, des carottes, etc. On trouve là des stalagmites bien nourries au-dessous de stalactites très maigres. Sur le sol on vous fait remarquer le Pied de Charlemagne : c'est un trou régulier, ovale qu'on croit avoir été produit par le tournoiement des galets chariés par la rivière qui traversait autrefois la grotte. Nous retrouverons encore de ces trous que les géologues appellent des *marmites de géants*.

SALLE DE LA VIERGE

Au passage, on se butte dans la Borne d'Irancy, grosse stalagmite dépourvue de stalactite correspondante. Nous voici dans la Salle de la Vierge ; c'est une belle chambre qui vue au magnésium paraît circulaire. Les stalactites y sont rares, mais il y a de jolies stalagmites : c'en est une qui figure la statue de la Vierge, qui se découpe, isolée, comme au-dessus d'un rétable d'autel. C'est au pied, dans la fosse aujourd'hui vidée, que M. Bonnard, en 1829, trouva au milieu du limon un os d'hippopotame. Il y a aussi à l'entrée, à gauche dans un enfoncement, un plancher de concrétion imitant des vagues et une grande fosse inaccessible.

LA BOUCHERIE

Avant de quitter la salle, on admire, près du Saule sans branches, la Boucherie où l'on peut voir figés dans la pierre, éclatants de blancheur, tous les morceaux succulents de l'étal le mieux assorti : la jambe du cheval y est tout entière. A deux pas, on trouve les Fonts baptismaux : C'est dans ce musée comme chez l'antiquaire, le sacré et le profane se coudoient à tout instant.

SALLE DES DÉCORS

Un nouveau rétrécissement vous introduit dans la Salle des Décors, c'est la plus belle par ses dimensions et sa régularité, elle mesure 85 mètres sur 15 à 20 de largeur et 8 de hauteur au milieu. Depuis peu de temps le guide l'appelle la Salle de Danse ; mais tout en indiquant les noms nouveaux, je conserve ceux qui étaient usités depuis 50 ans. Cette salle offre des curiosités au touriste et au géologue.

Tout à l'entrée et formant la séparation des salles, voici, près des Fonts, le Pilier de Saint-Jacques, bel exemple de soudure de deux cônes de concrétion opposés, puis la Cheminée de la Forge, la Coquille de Saint-Jacques : cette dernière est une stalagmite qui reposait autrefois sur l'ancien sol de cailloutis, lequel, ayant été affouillé et emporté par le courant souterrain, a laissé la masse de concrétion suspendue ; mais elle porte encore en dessous une couche de galets qui témoigne du phénomène.

Bientôt le sol descend sensiblement ; on se trouve dans une dépression, le Vallot qui marque l'endroit le plus bas de la galerie. De chaque côté de ce fossé on aperçoit une petite nappe d'eau permanente qui indique le niveau de la Cure. Le trou de gauche s'appelle le Lavoir de Sainte-Marguerite. Lors des crues d'octobre 1896, l'eau arrivait par le côté droit, venant sans doute de la salle basse dite le Lavoir des Fées, et remplissait la dépression ; il fallait s'arrêter là. On trouve dans le canal le sol de cailloutis, ce qui ne se voit pas ailleurs, car partout les alluvions sont recouvertes par le plancher de stalagmite.

Les curiosités de cette grande salle des Décors sont des pièces isolées, car plus on avance et plus les infiltrations s'atténuent. On visite d'abord la Draperie, beau ruissellement d'incrustations, le Pillier double à cannelures, plus loin le Curé et son Enfant de chœur, la Tête d'Eléphant, le Tabernacle. Non loin de l'extrémité un point noir signale la Butte de guano que les chauve-souris, aujourd'hui si rares, ont formée par la suite des siècles. C'est là

qu'en frappant du pied on entend résonner le plancher, sous lequel circulent des canaux. A cet endroit la voûte atteint sa plus grande hauteur, soit 8 mètres, mais l'obscurité la fait paraître plus élevée. Un gros massif de concrétion ferme la salle ne laissant que l'étroit passage de Babylone pour communiquer avec la suivante. Là se trouvent le Calvaire avec sa colonne isolée représentant l'arbre de la Croix, et la Tour de Babel qui est, comme sa voisine, une stalagmite sèche, nature morte. On peut passer aussi au travers du massif par le Défilé, sorte de fossé recouvert d'incrustations.

SALLE SAINTE-MARGUERITE

On entre alors dans la Salle de Sainte-Marguerite, dont le nom rappelle sans doute une personne de la famille des anciens possesseurs. Près de l'entrée, à gauche, un enfoncement tapissé de cristallisations, avec une porte étroite et une fontaine due aux infiltrations, s'appelle le Cabinet du Prince. Dans la salle qui est la plus petite de la série, on voit quelques belles concrétions : le Clocher, la Noix, le Cœur de bœuf *saignant*, la Baleine.

SALLE DES ÉBOULEMENTS

Le passage du Défilé, plus long que les autres, vous mène à la Salle des Eboulements, appelée aujourd'hui, sans raison, salle des Echos. Il y a, en effet, un amoncellement de roches et de pierres qui occupe un côté de cette salle ; et cet éboulis n'est pas d'hier, tandis que des échos il n'y en a nulle part. La première description du XVIII^e siècle, il est vrai, met des échos partout ; elle en signale un « admirable et plus fidèle que les autres » dans la salle de la Vierge ; un autre encore sous les rochers de la vallée « qui répète un vers tout entier » ; mais les échos restent à trouver. Aurions-nous l'oreille moins fine que nos ancêtres ? Il y a quelques menues curiosités à voir dans cette salle, la moins riche : le Pain de sucre, le Chou-Fleur, le Cure-Dent, le Vieux-Chêne et le Bénitier.

SALLE DE DANSE

Un passage sans nom vous introduit dans la salle la plus longue de la grotte, elle mesure près de 90 mètres ; seulement, comme certaines rues, elle porte deux noms : au commencement c'est la Salle de Danse, appelée aujourd'hui des Eboulements, dont il n'y a pas trace. On peut passer aussi à gauche par l'Escalier tournant encaissé dans deux belles murailles d'incrustations et débouchant vers le Mont-Saint-Jean. On trouve tout de suite le pierge pascal,

colonne régulière, fine, élancée et reposant sur un piédestal, c'est peut-être la pièce la plus délicate. Un peu plus loin, sur la gauche, on voit l'Enfant au berceau, le Dromadaire, le Mont-Cenis. A cet endroit il y a des cloisons cristallines si minces et si pures que la lumière les traverse comme un verre dépoli : c'est la Pierre transparente. On montre aussi le Père Capucin encapuchonné.

SALLE DES VAGUES

Au milieu du trajet commence la Salle des Vagues dont il n'est pas possible, heureusement, de changer le nom. On vous montre d'abord les Noyaux de cerises, sur le plancher de concrétion, puis le Volcan, qui est éteint depuis longtemps, les Tuyaux d'orgue dont une partie est décollée du plafond, comme si la stalagmite avait tiré sur la stalactite. Mais le plus curieux, et ce que l'architecte du monument réservait comme le bouquet, ce sont les Vagues de la mer, sorte de bourrelets de concrétion qui sillonnent le plancher, d'abord faibles et aplatis, puis se creusant de plus en plus jusqu'à l'extrémité. On croit quitter le bord de la plage où les lames sont des ondulations et deviennent des collines à quelque distance. Pour cette dernière curiosité, il n'est pas besoin de rien dire, la ressemblance vous saisit. Ce sont toujours les mêmes phénomènes de dépôts, qui ont pris ici une forme différente des autres.

DERNIÈRE

Quand on a traversé la mer, on se trouve en face d'un détroit que beaucoup hésitent à franchir, c'est le Trou du Renard, passage horizontal qui demande la posture la plus humble. Ce n'est pourtant pas trop difficile, mais il faut d'abord se mesurer la taille, car même en rempant, on peut se trouver serré par les saillies de la roche. Ce qu'on voit d'ailleurs au bout de ce boyau est peu de chose : une petite salle basse et nue ; mais il est vrai que c'est la Dernière et qu'on peut se vanter alors d'avoir tout vu.

LE LAVOIR DES FÉES

Le retour se fait vite : les yeux sont habitués, le pied est assuré et l'on n'a plus à s'arrêter. Quand on a doublé le cap de la Boucherie, on prend le chemin à gauche, le long de l'Île des passagers, et l'on voit s'ouvrir sur le côté gauche une grande salle en partie remplie d'eau et bordée d'une digue de rochers jetés pêle-mêle et quelquefois dans la position des dalles d'un lavoir : de là le nom de Lavoir des Fées. Une jetée permet de s'avancer assez loin et l'on peut reconnaître que cette nappe d'eau est une infiltration de la rivière

et qu'un canal profond la conduit à la dépression de la Salle des Décors.

LE LAC

Le passage côtoyant l'île rocheuse est le passage de Monsieur, il mène à la Salle du Lac ; on trouve sur son chemin quelques rares curiosités : La Ruche, le Dromadaire buvant, les Montagnes de neige, etc. Cette salle a 25 mètres sur 20, le bassin aurait 12 mètres de profondeur (?). L'eau est claire et marque le niveau de la rivière ; un petit puits, à côté, est également en communication avec la Cure. Lors des grandes crues, comme en 1896, par exemple, l'eau jaillit en bouillonnant de ces bassins et se précipite avec un bruit de tonnerre dans le Lavoir des Fées qu'elle traverse pour aller remplir le fossé de la Salle des Décors, sans monter plus haut. C'est tout ce qui rappelle le torrent des temps quaternaires qui entraînait avec fracas, à travers la galerie, les galets du Morvan. N'est-ce pas comme le lion mourant qui se redresse un instant et croit pouvoir briser ses entraves ? Le torrent d'autrefois est devenu rivière paisible, quoique capricieuse, les dépôts de concrétion ont obstrué les passages, le plancher de stalagmite a recouvert les alluvions, et l'eau qui s'échappe encore, en filtrant dans le sol, passe silencieusement dans ses canaux souterrains pour aller sortir de l'autre côté, au Moulinot : c'est la décrépitude.....

La promenade a duré une heure, c'est assez, car l'admiration a des bornes. Même après avoir contemplé ces « perspectives » que le poète Dorat a chantées, on revoit et on salue avec joie la belle verdure des champs, la douce clarté du jour, plus agréable mille fois que les éclairs du magnésium sur le cristal des grottes.

Les grottes ont leur fête, qui l'aurait dit, autrefois très brillante : le 17 août, de nombreux visiteurs arrivent dans la direction d'Auxerre et d'Avallon ; la prairie et le bois se remplissent d'une foule joyeuse ; des boutiques et des jeux, des chevaux de bois même quelquefois arrêtent les enfants, les abris sous-roche reçoivent les voyageurs qui ont besoin de se rafraîchir ; on se promène au bord de l'eau, on dine sur l'herbe, on visite pour la dixième fois avec des amis, en groupes compacts, les galeries qui sont éclairées à giorno, et, la nuit venue, la solitude reprend son empire pour une année.

LES PETITES GROTTES

Quand on a quitté la Grande Grotte, on cède volontiers au désir d'une promenade le long de la Cure : il y a tant d'ombrages et de

fraîcheur dans le chemin des prés, et la côte est si pittoresque, avec sa haute bordure de rochers déchirant la verdure des bois ! Il y a d'ailleurs d'autres grottes à voir et des plus intéressantes au point de vue préhistorique ; ne ferait-on que d'en remarquer l'entrée.

LE TRILOBITE

La première que l'on rencontre est le Trilobite dont le plancher domine la vallée de 3 mètres. C'est une galerie explorée sur 50 mètres mais où le vestibule seul est à visiter. Elle a été découverte en 1886 par M. le docteur Ficatier, d'Auxerre, qui a fouillé le niveau supérieur ; il y a récolté avec 4.000 silex, un mobilier magdalénien complet, et, en particulier, un trilobite percé, sorte de crustacé fossile, qui a donné son nom à la grotte. Depuis, l'auteur de ce *Guide* a poursuivi les fouilles jusqu'au rocher et aux alluvions ; il a trouvé, avec 15.000 silex, différentes industries de la pierre taillée, le solutréen, en particulier, ainsi que l'os gros gravé et sculpté. La faune était riche et appartient à l'époque quaternaire ; l'éléphant était surtout abondant.

LES OURS

Au bas de cette grotte, s'ouvre une autre galerie qu'on peut supposer très longue, car les alluvions caillouteuses forment son sol comme à la Grande Grotte, et, aux grandes crues elle sert d'engouffrement ce qui est l'indice du passage des eaux courantes. Aujourd'hui elle est comblée et n'a été déblayée que sur 20 mètres ; l'entrée, seule fossilifère, a donné un grand nombre de dents d'ours, ce qui a fait appeler cette grotte « Les Ours ». On y a découvert la faune ancienne, y compris le rhinocéros, et un animal assez rare, l'antilope saïga. Le mobilier, occupant une couche unique, comprenait l'industrie moustérienne déjà en progrès, car l'os travaillé apparaît.

LES FÉES

Bientôt on arrive à la célèbre grotte des Fées : des escarpements superbes la signalent, et un éboulement considérable de son entrée lui fait un abord des plus sauvages. Ce chaos de roches semé d'arbres se prolongeant jusqu'à la rivière, cette belle muraille droite, crevassée où s'ouvre une large baie à quelques pas de la rive, ce souterrain où l'œil plonge assez loin avant de se perdre dans l'obscurité, tout cela vous saisit la première fois qu'on le voit et vous charme toujours.

Ces roches ébouloées de l'entrée masquent un canal, contigu à la

grotte, dans lequel les eaux de la rivière s'engouffrent aux grandes crues. On peut y descendre en temps ordinaire, et, si l'on s'avance assez loin, on entend l'eau qui bruit dans ses chemins souterrains. Cette eau des crues ou celle qui s'échappe continuellement par les fissures du lit rocheux de la Cure, traverse la colline et va probablement sortir à l'issue du Châtenay plutôt qu'au Moulinot.

La grotte des Fées, appelée dans le pays la Roche creuse, a 150 mètres de longueur : c'est une galerie qui va toujours en se rétrécissant et revient sur elle-même à son extrémité, car elle n'a jamais eu d'issue à l'opposé. Il n'y a point de concrétions à voir et la visite en est libre et facile avec de la lumière. La grande salle de l'entrée, Salle des Piliers, s'ouvre sur des chambres latérales, à droite, qui sont presque comblées. La grotte n'ayant point eu de débouché de l'autre côté de la montagne, son sol profond ne contient point d'alluvions caillouteuses, mais seulement du sable en couches stratifiées régulièrement.

C'est la grotte préhistorique par excellence : M. de Vibraye y trouva la fameuse mâchoire humaine associée aux animaux quaternaires, le rhinocéros et l'ours des cavernes ; M. Monceaux y ramassa une telle quantité d'ossements qu'il put reconstituer l'ours du Musée d'Auxerre. M. Cotteau et cent autres y ont fait des fouilles plus ou moins considérables et y ont épuisé ce gisement. Il contenait un repaire d'ours et d'hyène. Le mobilier des couches profondes comprenait les types de Chelles et du Moustier ; une couche mitoyenne a fourni d'abondants échantillons de la Madeleine avec cette particularité que le grand ours s'y rencontrait fréquemment avec l'éléphant. Je ne sache pas qu'on y ait trouvé la gravure sur os comme à la Madeleine. Une troisième couche, néolithique, c'est-à-dire avec haches polies, pointes de flèche en silex et poterie, recouvrait le tout. Les Romains y avaient aussi laissé de leurs débris.

LES GOULETTES

Avant de s'éloigner des Fées, on peut, vers les roches éboulées, s'approcher de l'eau et se rafraîchir ; c'est le seul endroit commode où la rive s'abaisse au niveau des basses eaux. Il faut continuer sa promenade, car la note sauvage s'accentue : les escarpements s'élèvent et leur pied se rapproche du bord ; on se croit dans un paysage des Vosges. On passe, en sortant des Fées, devant le Petit Abri, puis sous le Grand Abri, où les groupes de touristes vont s'asseoir autour d'une table rustique qui reste là toute la belle saison.

Bientôt, toujours en remontant la rivière, à 300 mètres des Fées,

on entend un bouillonnement au pied des rochers ; on approche et l'on voit une entrée de grotte en contre-bas, et l'eau qui jaillit du sol et se précipite dans le canal souterrain. Cet engouffrement s'appelle dans le pays, l'Entonnoir ou le Moulin des Roches, les géologues l'ont baptisé les Goulettes. C'est une véritable grotte, mais, comme on le pense, inaccessible parce que l'eau monte jusqu'au plafond ; c'est la plus longue, car son petit torrent va sortir sous la côte d'Arcy, à 1 kilomètre de là, au pied du Châtenay par une issue elle-même en forme de grotte, appelée aussi l'Entonnoir ou encore le Trou de la Barbe-Bleue.

LA FONTAINE DE SAINT-MORÉ ET SON AQUEDUC

Ce chemin des bords de la Cure est des plus agréables et l'on veut le suivre jusqu'au bout, sans chercher d'autre plaisir que la promenade. Il est cependant une curiosité que les archéologues seront bien aises de voir, car il y a du romain jusque dans ce coin désert. En faisant encore 400 mètres, c'est-à-dire à dix minutes des Fées, on se trouve sur le territoire de Saint-Moré et l'on peut reconnaître un petit aqueduc dans le talus du chemin, au-dessous d'un rocher isolé de la côte. On le suit sur 24 mètres de longueur, mais l'ouverture du chemin a détruit le reste. On y reconnaît, dans sa solidité, la main des Romains qui l'avaient construit pour amener l'eau de la fontaine de Saint-Moré à une destination encore inconnue. Cette fontaine est elle-même curieuse : elle est à mi-côte et sort d'une petite cavité d'où elle tombe dans un cercueil en pierre et disparaît dans le sol. Cette source était autrefois un lieu de pèlerinage. Il est facile d'y aller : à quelques mètres de la tête de l'aqueduc, en aval, on voit un pli de terrain dans le bois et un sentier à gauche ; on peut prendre l'un ou l'autre.

Le chemin de la Cure, si on le suivait jusqu'au bout, vous conduirait en face des escarpements et des grottes de Saint-Moré, mais sur le bord opposé de la rivière. C'est de là que le panorama du cirque rocheux est le plus beau ; et si l'on a du temps, c'est une promenade à faire. On arrive alors au bourg de Saint-Moré, et en une demi-heure on peut se rendre aux grottes. Si l'on ne prend pas ce détour, il faut alors, de l'aqueduc, revenir sur ses pas jusqu'à la Grande Grotte. Mais pour aller plus directement à Saint-Moré, au lieu de regagner la maison du garde-barrière pour y prendre le passage à niveau, on ne quitte pas le bord de la rivière, on suit un sentier frayé dans les prés jusqu'au pont, d'où par un escalier à gauche on grimpe sur la grande route.

LES GROTTES DE SAINT-MORÉ

Pour aller d'Arcy à Saint-Moré on traverse le tunnel percé par Belgrand en 1852 ; il franchit sur une longueur de 246 mètres, la Côte de Chaux jetée comme une digue au milieu de la vallée, mur de séparation où s'ouvre la porte de l'Avallonnais. C'est tout le long du versant opposé, au midi, que sont disposées les grottes dites de Saint-Moré

Ces grottes sont loin d'avoir les dimensions et la beauté de celles d'Arcy ; mais les deux paysages se complètent. Ici la longue bordure de rochers a quelque chose de grandiose, l'horizon s'est élargi, et l'œil s'arrête avec plaisir sur les groupes de maisons de Nailly et de Saint-Moré, à demi-cachées dans la verdure, pour aller se perdre vers les cimes nuageuses du Morvan ; les souvenirs romains sont partout, les grottes sont nombreuses, variées d'aspect et presque aussi riches en débris préhistoriques que leurs voisines, enfin l'on y trouve un vrai troglodyte, un habitant des cavernes bien authentique, qui mène actuellement, dans les rochers, la vie mêlée des primitifs et des civilisés.

Quand on a passé le tunnel, on n'a qu'à se retourner pour voir se développer à droite et à gauche le cirque rocheux de Saint-Moré. Les touristes de la Brie et de la Champagne, qui ne s'attendent à rien, poussent des exclamations à la vue de ce massif de pierres rongées qui s'élève à pic jusqu'à 60 mètres de hauteur. Pour le visiter en détail, on prend à droite le chemin de la rivière qui passe sous le pont du chemin de fer, et l'on trouve bientôt un sentier très frayé qui monte la côte et vous mène, par un biais assez doux, au pied des escarpements.

Allons d'abord trouver le gardien et guide des grottes : il le faut, car le terrain est loué par la commune, et le locataire a chargé le troglodyte de faire visiter la montagne. D'ailleurs, ce n'est pas une excursion coûteuse, car le Guide s'en rapporte toujours à la générosité des visiteurs. On fait cette excursion le matin ou le soir, parce qu'à midi, par le soleil d'été, ce n'est pas un plaisir, quoiqu'on trouve là de quoi se rafraîchir en se reposant.

LA MAISON

Comme on approche, les sentinelles vous signalent : ce sont les petits roquets qui aboient du haut d'un rocher, et un être humain apparaît à l'entrée d'une grotte toujours pavoisée du drapeau et décorée de verdure. Cette grotte est la Maison du troglodyte, mais une maison qui n'a pas de rez-de-chaussée, car son plancher est

à 8 mètres au-dessus de la terrasse ; et vous voyez dans le ressaut du rocher des ébauches de marches et une corde qui pend et semble vous inviter à l'ascension. C'est relativement facile et tout le monde peut monter, même les dames et les enfants, il n'est jamais arrivé d'accident. D'ailleurs pourrait-on résister à la curiosité de voir le salon d'un habitant des cavernes ?

Le seuil une fois franchi, car il y a une vraie porte fermant à clé ; c'est un domicile inviolable comme tous les autres ; on se trouve dans l'unique pièce qui a des destinations très diverses. Des lapins, d'habitude, jouent à l'entrée sur la mousse ou se sauvent effrayés dans les trous du rocher ; au fond un trou noir indique la tête d'un souterrain aujourd'hui comblé ; sur le côté un dressoir attire tout de suite les regards, il est meublé de boîtes de fer blanc, de bouteilles et de verres de fantaisie, le tout étincelant de propreté ; au milieu, une crédence charme la vue : elle est garnie de corbeilles et de vases que décorent des gerbes de fleurs de la rivière et de la montagne, des branches verdoyantes souvent renouvelées, encadrent ce tableau. Le devant est largement ouvert à la lumière, c'est un balcon qui permet d'admirer la campagne fuyant au loin. C'est là tout autour, que se trouvent rangés des fossiles des roches coralliennes, des débris de stalactites, des ossements des grottes, des caisses d'éclats de silex et des photographies du paysage : c'est un musée et vous pouvez emporter quelque souvenir, c'est toujours à la générosité des visiteurs. Derrière le mur, le seul fait de main d'homme, se dérobe le cabinet ou plutôt la cellule où sur sa paille et quelques vieilles couvertures, mais aussi chaudement que dans une cave, dort, exempt de nos soucis, l'homme moderne des cavernes.

Comment le père Leleu, c'est son nom, est-il venu échouer là, comment fait-il pour vivre ? C'est une histoire qu'il vous contera volontiers avec son langage pittoresque de parisien ; car le troglodyte est d'une vieille souche du quartier Saint-Germain. En deux mots la voici : il y a dix ans on extrayait de l'ocre dans les grottes ; le père Leleu, ouvrier roulant, se présenta et obtint la charge de garder le chantier nuit et jour. Il se choisit donc une grotte, et il s'y trouva si bien que, l'exploitation s'arrêtant bientôt après, il resta dans son nid de corneille et se mit à fouiller les grottes pour vendre les silex qu'on trouvait dans le remplissage ; il fit aussi les commissions du voisinage, il éleva des chiens et des lapins, il sut mettre enfin tant de cordes à son arc qu'il ne connut jamais la misère.

C'est donc lui qui vous conduira dans toutes les cavités, si vous le désirez ; il vous contera sur les grottes des choses intéressantes,

car il y a dix ans qu'il étudie sa montagne!... La Maison n'a pas d'autre curiosité; il y a un puits et un couloir, aujourd'hui comblés, où l'on a trouvé une petite station néolithique (1).

LA ROCHE PERCÉE

De la Maison, le Guide vous conduit tout à côté, à droite, à la grotte de la Roche Percée; c'est la plus élevée de toutes, car elle est à 50 mètres au-dessus de la rivière. L'entrée est monumentale, sa voûte, trouée au milieu, a 7 mètres d'élévation. C'est une longue et étroite galerie de plus de 80 mètres, car les terres l'obstruent à l'extrémité. Il ne faut pas chercher ici les concrétions superbes d'Arcy; mais, chose curieuse, le sol est formé de sable fin blanc et jaune et d'ocre multicolore que la rivière au début du creusement des vallées, y a déposés. Le plafond, s'il est bien éclairé, intéressera le géologue: il est traversé par de nombreuses et profondes cheminées. Il y avait, dans le vestibule, une station de l'époque néolithique avec silex, poterie, fusaioles et faune moderne que les ouvriers ont dispersés; on a trouvé là le castor dans les dernières fouilles.

NERMONT

A côté de la Maison, mais à gauche, on monte encore pour arriver à la belle grotte de Nermont dont les peintres quelquefois reproduisent l'entrée quand ils veulent faire une Madeleine au désert: car on peut voir au Salon, de temps en temps, les rochers de Saint-Moré. On se trouve dans une grande salle de 30 mètres de longueur, grossièrement ovale avec un plafond singulièrement excavé. Des trous nombreux annoncent des fouilles considérables; et, en effet, Nermont est célèbre par sa station néolithique comme les Fées le sont pour leur gisement paléolithique; seulement les objets sont dispersés dans plusieurs collections et aucune étude d'ensemble n'en a été faite, ce qui en diminue l'intérêt. Les vases entiers, les fusaioles, les poinçons, les aiguilles, les pendeloques en os, les feuilles de laurier néolithiques, les tranchets, les pointes de flèche en silex, l'os gravé, etc., tout cela a été recolté dans des foyers superposés qui indiquent une longue résidence. Les Romains l'ont aussi occupée ainsi qu'en témoignent les monnaies et les

(1) Ce qu'il est dit ici de l'habitant de la Maison n'est plus exact en partie, depuis quelques jours. Quand ce *Guide* paraîtra, le troylodyte aura sans doute quitté sa caverne; mais dès maintenant il ne travaille plus aux fouilles des grottes, et pour la visite il faut s'adresser au locataire qui est présentement M. Millereaux, aubergiste à Saint-Moré.

pièces de ferraille qu'elle a fournies en abondance. De Nermont on a une belle échappée du côté d'Avallon : le Montmartre, plus près, Chora et, sur la droite, la tête de la voie romaine.

LE COULOIR. — LA CUILLER

On descend de Nermont et l'on suit alors le sentier qui longe la côte au pied des escarpements. On trouve d'abord deux souterrains de peu d'importance : c'est d'abord le Couloir, long de 30 mètres, et la Cuiller, de 50 mètres, dans la partie accessible. Leur entrée étroite est peu visible parce qu'elle se trouve à 2 mètres au-dessus du sentier. Cette exploration est réservée aux intrépides, car il faut se trainer une bonne partie du trajet. Il n'y a rien à voir d'ailleurs que la terre brune et sèche où l'on a trouvé, dans l'une, de la poterie néolithique et en particulier une cuiller à pot.

LES VIPÈRES

Plus intéressante est la grotte des Vipères, un peu plus loin, ainsi appelée parce que les ouvriers ocriers déblayant l'entrée y trouvèrent une boule, non de vipères, mais de serpents d'eau inoffensifs. D'ailleurs, depuis que les grottes sont fouillées et qu'on les visite continuellement, toutes les bêtes sauvages qui faisaient de la côte leur repaire, ont disparu. La grotte est une fente étroite, longue de 56 mètres, avec une superbe cheminée, à l'entrée, tapissée de draperies de concrétion et de stalactites à l'extrémité. Mais elle est un peu humide, et il faut pour y arriver monter une échelle de style primitif où l'on court risque de se salir. Le remplissage n'a donné aucun débris de l'homme. On peut voir tout à l'entrée une faille ou glissement d'un côté de la muraille, elle est indiquée par une couche fossilifère des bancs de la roche.

LES BLAIREAUX

On avance, et l'aspect devient plus sauvage, les escarpements sont plus élevés et largement excavés, les corniches s'ébattaient avec de grands cris au bord des crevasses. Devant vous se dresse un bloc élané qui s'est séparé en grande partie du massif par suite de la corrosion : c'est l'Aiguille, qui mesure 12 mètres comme monolithe. Derrière elle se trouve la grotte des Blaireaux avec sa belle voussure d'entrée, percée de deux petites portes qui s'ouvrent sur les galeries. Ce ne sont que d'étroits couloirs sans intérêt, mais qui ont cependant fourni des débris d'animaux quaternaires et un mobilier paléolithique.

LES HOMMES PRÉHISTORIQUES

L'intérêt grandit en approchant de l'extrémité du cirque, car voici d'abord que l'on rencontre sur son chemin la jolie grotte des Hommes, ainsi appelée parce qu'on y a découvert un caveau funéraire. On y entre facilement car elle a été complètement débarrassée de son sol d'éboulis ; on a seulement comblé le puits qui, au milieu, communique avec l'étage de sous-sol dont on voit une entrée sur le côté, à gauche ; du côté droit il y a aussi deux puits qu'on peut visiter. A l'extrémité de la grotte, à 23 mètres, on passe la tête par le trou circulaire qui s'ouvre sur le caveau, et l'on voit une cellule entièrement tapissée de concrétion. C'est là, dans ce plancher si dur de la stalagmite, que M. l'abbé Poulaine a découvert un ossuaire qui a fourni plusieurs crânes et de nombreux ossements humains. La grotte elle-même a fourni l'ours, l'hyène et l'éléphant assez abondamment et un mobilier de silex et d'os, des coquilles marines percées, un sifflet, etc. Il y avait aussi un niveau supérieur néolithique. On peut voir à l'entrée, c'est-à-dire à 30 mètres au-dessus de la rivière, un petit dépôt de sable granitiques.

LE MAMMOUTH

Encore quelques pas et nous touchons au bout du cirque ; une petite grotte s'y cache, la plus intéressante de toute la série. Là, sont venus les plus anciens habitants connus de nos contrées ; et là aussi, pour la première fois, on a trouvé associés, dans les grottes de Saint-Moré, l'éléphant primitif ou mammouth avec le rhinocéros, l'ours et l'hyène des cavernes. Le mobilier comprenait, en bas les haches de Chelles et, en dessus, les pointes du Moustier, c'est-à-dire l'industrie la plus ancienne des cavernes. Il s'y trouvait aussi des traces de néolithique.

L'ENTONNOIR

De cet endroit, on peut revenir sur ses pas ou descendre par le sentier des chèvres jusqu'à la rivière, pour visiter la grotte de l'Entonnoir qui est aussi, comme son nom l'indique, un engouffrement aux grandes crues. Elle est au niveau de la vallée, et une fontaine, de l'eau de la Cure, permet de s'y rafraîchir. Sa longueur dépasse 100 mètres dans la partie visible, mais elle doit traverser la montagne et aboutir en face des grottes d'Arcy. C'est une galerie étroite, humide mais avec un plancher rocailleux, où se voient plusieurs masses de concrétion auxquelles le Guide donne différents noms.

LES PETITES GROTTES

Il y a dans la ligne d'escarpements qui bordent la grande route, de l'autre côté des tunnels, plusieurs petites cavités qui ont aussi leurs noms, car elles ont leurs particularités. On remarque d'abord un pilier rocheux percé de deux ouvertures : l'une plus grande qui figure une porte, et l'autre à côté, comme un œil de bœuf, qui serait la fenêtre ; c'est une petite grotte, à compartiments, appelée la *Chambre du Tisserand*, parce qu'un soldat réfractaire, sous le premier empire, s'y était caché et fabriquait de la toile. Elle n'a rien donné à l'archéologie.

Plus loin, c'est la *grotte et le trou du Crapaud* que signalent, dans un rocher, deux grandes cavités, simulant les yeux de l'animal. Dans le trou il s'est trouvé un gisement néolithique contenant en particulier des ossements humains bien conservés.

Enfin, presque à l'extrémité est du cirque, on visite le *trou de la Marmotte*, nom qui lui vient des débris de cet animal qu'on y a recueillis. C'est un puits en entonnoir, entièrement déblayé, qui contenait dans son remplissage une station de l'industrie de la Madeleine. Les outils de silex sont remarquables par la délicatesse de leur taille. Il y avait comme presque partout un niveau supérieur néolithique.

ANTIQUITÉS

Quand on a toute une journée, de bonnes jambes et le goût de l'archéologie, il y a une belle excursion à faire du côté de Saint-Moré. Déjà, dans le bois, sur le plateau, au-dessus des grottes, on voit un retranchement en pierres sèches, peut-être gaulois, de 200 mètres de longueur sur 10 à 12 de largeur d'éboulis. Mais à Saint-Moré même il y a mieux : on traverse d'abord Nailly, aligné le long de la route au bord de la prairie ; on passe le pont du haut duquel le paysage, de quelque côté que l'on se tourne, est vraiment beau. Sur le passage trois auberges vous offrent des rafraîchissements et même d'avantage, s'il est besoin. Le bourg est bâti sur l'emplacement d'anciens établissements romains dont le principal occupait le site du château actuel : on voit, les années sèches, les substructions se dessiner sur l'herbe. La voie romaine traversait le village à peu près dans la direction de la rue principale, à droite, montant la côte pour gagner le plateau, à gauche allant directement au gré de la rivière qu'elle traversait pour se diriger sur Voutenay et Sermizelles. Partout des tombeaux en pierre sur le bord de la voie, et le clos du château est lui-même un vaste

cimetière. On a trouvé tout près de magnifique bijoux gallo-romains et mérovingiens.

De la place de l'église, on prend à gauche, puis à droite à l'endroit de la croix ; on gagne ainsi le bord de la rivière qui est fort agréable ; on passe sous le pont du chemin de fer et, par des sentiers, on gravit le mamelon isolé qui se dresse tout près. Le petit plateau incliné au Nord où l'on arrive s'appelle dans le pays : Ville-Auxerre. Les archéologues l'appellent Chora, l'identifiant avec un poste militaire occupé par des Sarmates auxiliaires vers le ^v^e siècle. On se dirige au Nord-Ouest par un chemin... et l'on trouve les ruines d'un mur romain flanqué de sept tours qui défendait ce camp admirablement situé. Sur le haut du plateau le coup-d'œil sur le Morvan est superbe.

De l'angle oriental de la muraille on peut prendre le chemin du bois qui vous mène sur la route de la côte, allant de Saint-Moré à Montillot. On descend cette route comme pour revenir à Saint-Moré, jusqu'au premier chemin à gauche. Ce chemin bordé d'escarpements occupe l'emplacement de la voie d'Agrippa ; il passe près d'une sablière d'alluvion située à 38 mètres au-dessus de la vallée ; puis on coupe dans les chaumes, allant droit au bois qui est au Nord-Ouest ; on trouve bientôt entre les deux bois, la chaussée qui fait saillie sur le sol ; de là on embrasse dans tout son développement la magnifique ceinture de rochers de Saint-Moré. La voie ou levée romaine traverse les bois sur deux kilomètres, elle atteint au milieu du trajet 3 mètres de hauteur ; en la suivant on arrive aux chaumes d'Arcy d'où une bonne route vous ramène en une demi-heure à la gare. Il faut, du tunnel, deux heures environ pour faire cette excursion ; et le plan avec la carte suffisent, à ceux qui ont l'habitude, pour se diriger sûrement.

Avant de s'éloigner des grottes les amateurs seront bien aises de savoir quels animaux ont été trouvés dans leur remplissage jusqu'à ce jour. 1^o *Espèces éteintes* : le grand ours et l'hyène des cavernes, le rhinocéros à narines cloisonnées, le grand hippopotame, l'éléphant primitif ou mammouth. 2^o *Espèces émigrées* : le bœuf primitif ou l'aurochs, le cerf à grands bois ou cerf du Canada, le renne, le daim (?), l'antilope saïga, le bouquetin, le castor, la marmotte. 3^o *Espèces existantes* : La chauve-souris, la taupe, le chat, le chien (?), le loup, le renard, le blaireau, le cheval, le cheval petite espèce ou l'âne, le sanglier, le cochon, le cerf commun, le chevreuil, le mouton ou la chèvre, l'arvicole, le lièvre ou le lapin, des oiseaux.

Il est utile aussi d'indiquer aux érudits du préhistorique les collections principales qui se sont enrichies de nos grottes : c'est

à Auxerre, le Musée de la Ville et M. le docteur Ficatier ; à Voutenay, M. l'abbé Poulaine ; à Saint-Moré, M. Henri Guignepied ; à Bois-d'Arcy, M. l'abbé Parat.

N. — Quelquefois l'excursion aux grottes n'est que la préface d'un voyage dans l'Avallonnais, à Vézelay, Chastellux, la Pierre qui Vire, les Settons, Avallon, etc. On consultera pour cela : *Le Voyage dans l'Avallonnais et Vézelay monastique*, par M. le chanoine Gally, in-12, 148 p. ; *Le Guide du touriste dans l'Avallonnais*, par M. l'abbé Poulaine, in-12, 102 p.

N. — Pour l'intelligence des termes de la *préhistoire* disons que les peuples primitifs des cavernes sont dits *paléolithiques* (ancienne pierre) quand ils sont contemporains des espèces éteintes d'animaux. L'homme de cette époque est simplement chasseur, il emploie de gros outils de silex, taillés sur les deux faces en forme d'amandes ou de haches, ce sont les pièces Acheuléennes ou Chelléennes. (Saint-Acheul (Somme), Chelles (Seine-et-Marne). Puis il se sert concurremment ou exclusivement de silex de forme triangulaire, retouchés d'un seul côté, c'est l'industrie Moustérienne. (Moustier (Dordogne). Cette époque, la plus ancienne, se termine par une période caractérisée par de grands froids, par la rareté, puis la disparition des grandes espèces et l'abondance du renne. L'industrie comprend des outils de silex plus légers et plus variés de forme : couteaux, racloirs, grattoirs, perçoirs, burins. Le travail de l'os est pratiqué : poinçons, pointes de sagaie, harpons, aiguilles ; les arts du dessin et de la sculpture sur os fleurissent : c'est l'industrie Magdalénienne (Madeleine (Dordogne).

Aux paléolithiques succèdent les peuples néolithiques (nouvelle pierre), l'homme est chasseur, il tire de l'arc, et ses flèches sont armées de pointes de silex admirablement retouchées ; il a des haches en silex poli ou en pierres rares, il fabrique la poterie, il est cultivateur, il élève les animaux domestiques ; c'est l'homme des Dolmens et des cités lacustres, le précurseur de l'homme en possession des métaux.
